Ami du Clergé du 31 janvier 1952

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Plans d'instructions dominicales. — V. Septuagésime : Les ouvriers de la vigne, 37.
Les Paraboles de l'Evangile. — XI. Le grain de sénevé, 38.
Conférences sur la Vie chrétienne. — VII. L'union avec Dieu, 40.
Chemin de Croix. — I. « Parce Domine... », 43.

PLANS D'INSTRUCTIONS DOMINICALES

V

Dimanche de la Septuagésime

Sur l'Evangile (Mat., xx, 1-16)

LA PARABOLE DES OUVRIERS DE LA VIGNE

Introduction. — Explication sommaire pour aider à une bonne intelligence préliminaire des détails matériels de la parabole, desquels dépend évidemment la leçon profonde.

Vigne à bêcher, sarcler, entretenir (grande importance des vignes en Palestine, une des richesses du pays). Le propriétaire embauche des ouvriers sans travail ; tout le long de la journée il en recrute ainsi : à 9 heures, midi, 3 h. de l'après-midi, et même 5 h., soit une heure avant la fin du travail. Avec chacun, il convient de donner le même prix pour la journée. Le soir venu, il les paie tous comme convenu. Protestation de ceux qui furent embauchés les premiers. La réponse du propriétaire constitue l'objet propre de la parabole, qu'il faut expliquer.

I. — *Que représentent les éléments de la parabole ?*

Une parabole n'est pas une allégorie : tous les détails n'ont pas une valeur de signification. Cependant la plupart des éléments principaux, notamment les personnages mis en scène, ont ici une signification.

1. *Principe général :* il s'agit du « royaume de Dieu » (xx, 1) = le peuple de Dieu d'ici-bas et de l'au-delà = l'Eglise. Ici, évidemment, l'Eglise militante, puisque l'objet de toute la scène est d'expliquer comment chacun de ses membres sera jugé pour l'éternité (xx, 16).

2. *Le Père de famille* = propriétaire, en langage hébraïque, imprégné de tradition patriarcale. C'est Dieu. Son royaume est sa « maison » (Jo., xiv, 2). Les sujets de son royaume sont aussi les membres de sa « famille » : il s'agit donc d'une bien douce sujétion. Ce Dieu est « Père ». terme très expressif par lui-même, auquel nous sommes trop habitués : pouvoir dire à Dieu « Notre Père, qui êtes aux cieux... » ! « Voyez quel grand amour le Père nous a témoigné : nous sommes appelés enfants de Dieu, et effectivement nous le sommes ! » (I Jo., iii, 1).

3. *La vigne.* C'est la propriété spéciale du Père de famille. Pour savoir exactement ce que représente cette vigne, se souvenir de l'Ancien Testament, puis des paroles de Notre-Seigneur :

a) Dans l'A. T., Dieu parlant par les prophètes disait du peuple juif (« son » peuple) qu'il était comme la vigne, plantée par lui dans une bonne terre (la « Terre promise », image du ciel) ; de cette vigne, il s'occupe avec amour ; des pillards viennent la dévaster (les peuples voisins envahisseurs, image des ennemis des âmes et des forces hostiles à l'Eglise) ; mais il la sauvera malgré tout (Ps. lxxx, 9-20 ; Isaïe, v, 1-10, xxvii, 2-5).

b) Dans le N. T. la même image évoque le nouveau et vrai peuple de Dieu, son Eglise. Image identique : la moisson, pour laquelle il faut des ouvriers : c'est le champ des âmes. N.-S. reprend plusieurs fois cette image dans ses paraboles : celle des deux fils que leur père veut envoyer travailler à sa vigne (Mat., xxi, 28-32) et surtout celle de la vigne objet des soins vigilants du père de famille et dont les ouvriers tuent le fils en haine du père (Mat., xxi, 33-41).

Mais, puisque la vigne = l'Eglise, et que « le Christ et l'Eglise c'est tout un » (Jeanne d'Arc), Notre-Seigneur a pu dire qu'il est lui-même la vigne, et nous sommes les sarments ; il affirme ainsi que être du peuple de Dieu, être enfants de Dieu, c'est être greffés sur Jésus-Christ et vivre de sa vie divine par participation (Jo., xv).

4. *Les ouvriers de la vigne* sont ceux qui travaillent dans l'Eglise de Dieu et contribuent ainsi au développement du corps mystique du Christ. Il ne s'agit pas seulement de la hiérarchie, ni uniquement des prêtres et des missionnaires officiels, mais de tous ceux qui font partie de l'Eglise. Dans l'Eglise, tous sont ouvriers, car soit leur apostolat, soit seulement leur propre vie sanctifiée et ainsi méritoire, font mieux vivre l'Eglise entière. Aussi Notre-Seigneur dit que « les sarments de la vigne doivent porter du fruit » pour la gloire du Père (Jo., xv, 8).

5. *Le salaire* des ouvriers de la vigne : un denier est promis pour le travail d'une journée ; ce salaire équivaut à 200 francs. C'était le prix honnête de la journée de travail. Donc, tous sont bien payés. Qu'évoque cette somme ? le fruit du travail, pénible parfois, qu'est la fidélité à Dieu dans la vie quotidienne = les mérites surnaturels acquis par les chrétiens qui progressent dans la charité.. Image analogue souvent évoquée dans l'Evangile : par exemple, chacun reçoit un, deux ou cinq talents (6, 12 ou 30.000 fr.), (Mat., xxv, 14-30) ou dix mines (1.000 fr. or) (Luc, xix, 11-26) = qualités naturelles et dons surnaturels : il doit les faire fructifier en proportion de ce qu'il a reçu.

II. — *Quelle est la leçon de cette parabole ?*

1. Elle est toute entière incluse dans la réflexion des ouvriers et la réponse du père de famille.

a) Réflexion des ouvriers. Ceux qui ont travaillé depuis le matin se plaignent de ne pas toucher plus que ceux qui n'ont travaillé qu'une heure : ils ont pourtant bien et péniblement travaillé. Est-ce une injustice ?

b) Réponse du père de famille : pas d'injustice : chacun touche ce qui a été convenu ; en particulier, ceux qui ont travaillé toute la journée perçoivent un salaire honnête. Mais le père de famille a voulu faire un cadeau aux autres, se montrer non seulement juste, mais libéral. Personne n'est injustement traité ; quant au surplus qu'il donne à certains, il est libre de ses dons et veut par là ajouter à sa justice, un acte de bonté purement gratuite.

Ceci se passe dans l'Eglise de Dieu, à l'occasion des mérites et de la rétribution de chacun.

2. *Applications directes.*

a) Dieu nous donne toujours les grâces suffisantes pour faire notre salut. Et c'est déjà un cadeau, car il n'y est nullement tenu en vertu d'une obligation de justice. Il nous permet ainsi de *mériter* la vie éternelle et l'augmentation de la charité, grâce à l'acceptation des souffrances quotidiennes (le « poids du jour ») dans la fidélité à sa volonté.

Mais deux écueils à éviter :

— travailler en ayant trop exclusivement en vue la rétribution ; c'est le cas des âmes qui marchandent leur service de Dieu : qui lui disent en substance : « donnant, donnant » : pour telles prières (ou telle quantité de formules de prière), tant de grâces attendues en retour ; et parfois les faveurs demandées sont indignes d'une réponse de Dieu.

— s'estimer en droit de recevoir plus que d'autres : parce qu'on est chrétien de longue date, que l'on assiste régulièrement à tous les offices, que l'on est fidèle à toutes les observances. Et l'on refuse, sciemment ou non, le droit à Dieu de donner ses grâces à qui il veut, parce qu'il désire que beaucoup jouissent de sa gloire au ciel. Envie et jalousie en ce domaine sont particulièrement inadmissibles, et funestes. Dieu ne les admet pas : « Je veux donner à ce dernier autant qu'à toi ; ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux de mon bien ? » (15-16).

b) Que nous est-il donc demandé ?

— d'abord d'être de bons ouvriers dans l'Eglise : aucun oisif n'y est toléré, c.-à-d. aucun membre mort (« on arrache les branches mortes, et on les jette au feu » ; Jo., XV, 6). Tout chrétien doit travailler pour la gloire de Dieu ; chacun à sa place ; tous en faisant correctement leur devoir (fidélité aux obligations professionnelles, familiales, civiques ; amour des autres, prière, obéissance affective et effective à la loi de Dieu). Et pour tous également, chacun selon son rang et sa condition, obligation expresse de l'*apostolat* : chaque chrétien doit aider les autres à trouver la lumière de la foi ; cette obligation est souvent rappelée par S. Paul aux premiers chrétiens ; récemment le Souverain Pontife nous la formulait de façon pressante dans son allocution aux participants du Congrès mondial pour l'apostolat des laïcs. En somme, il faut que tous les membres de l'Eglise aient le souci de tous les intérêts de cette Eglise et du salut des âmes.

— faire fructifier les dons de Dieu, pour sa gloire et le salut des autres : donc pas d'égoïsme, ni de vie repliée sur soi par une fausse crainte de Dieu (comme celui qui avait enfoui l'argent que lui avait confié son maître. Luc, XIX, 20-21).

— se réjouir des fruits de la grâce dans les autres : la jalousie paralyse tant d'œuvres apostoliques !

— se dépenser dans la charité fraternelle, soulager physiquement et moralement toutes les détresses, et sans calculer la récompense (« que ta main gauche ignore ce que fait la droite » (Mat., VI, 3-4), « le Père, qui voit dans le secret s'en souviendra » *(ibid.)*.

* *

Conclusion. — Un jour viendra où de tels serviteurs recevront leur récompense. Ils en seront surpris euxmêmes, comme l'humble publicain dont la prière fut exaucée, tandis que celle du pharisien, bouffi de complaisance en lui-même et remerciant Dieu d'être supérieur aux autres, fut rejetée (Luc, XVIII, 9-14). Surpris, ils le seront ceux auxquels le Seigneur dira : « Venez les bénis de mon Père, prenez possession du royaume préparé pour vous... » parce qu'ils auront nourri, abreuvé, vêtu ou consolé des malheureux : « chaque fois qu'ils faisaient cela au moindre des frères du Christ, c'est à Dieu qu'ils le faisaient » (Mat., XXV, 40). Surpris, au contraire, d'être rejetés, ceux qui se croyaient assurés de la faveur du Maître, mais qui auront refusé de l'aider dans ses pauvres (Mat., XXV, 41-46).

C'est ainsi que « les publicains et les prostituées nous devanceront dans le royaume de Dieu » (Mat., XXI, 31), que « les derniers seront les premiers, et les premiers les derniers » (Mat., XX, 16), parce que Dieu, dans sa bonté, veut donner aux derniers autant qu'à nous (Mat., XX, 14) et que ceux-ci, peut-être, profiteront de ces grâces mieux que nous.

LES PARABOLES DE L'EVANGILE

XI

LE GRAIN DE SÉNEVÉ

Mes frères,

Vous savez l'expression étrange que produit sur un catholique une visite à un temple protestant. Quelle nudité ! Quel vide ! Il y manque le Tabernacle et la présence réelle. Il y manque le sourire céleste de notre Mère et de nos frères les Saints. Il y manque les deux éléments qui, à la longue, ensemble, font grandir le Royaume : Dieu présent parmi les hommes et les hommes répondant à l'amour et participant à la sainteté de Dieu.

La même atmosphère de tristesse et de vide règne parfois dans l'âme de certains catholiques pessimistes en face des difficultés de l'apostolat ; ils se découragent et sont tentés de renoncer à l'effort, semblables à ce pauvre Elie qui s'asseyait tristement à l'ombre d'un arbuste, en attendant la mort ; d'autres, estimant qu'il n'y a rien à faire, ne font plus rien...

Pourtant l'Ecriture et l'histoire de l'Eglise sont de divines leçons d'optimisme, de joie, de santé spirituelle, d'activité.

« Le Seigneur tire de la poussière l'indigent et le pauvre pour les faire asseoir, parmi les princes, les princes de son peuple. Il fait que la stérile habite en sa maison, mère joyeuse d'enfants » (Ps. CXII).

De la crèche de Bethléem à la gloire de l'Ascension, de Nazareth à la couronne de l'Assomption, c'est la même histoire qui se renouvelle en François d'Assise, en Jean-Marie Vianney, en Bernadette, en Thérèse de l'Enfant-Jésus, en Jean Bosco, en Joseph Sarto qui devient Pie X ; l'histoire du royaume de Dieu, de l'Eglise, semblable à une toute petite graine, la plus petite de toutes les semences, qui devient un arbre, en sorte que les oiseaux du ciel viennent se poser sur ses branches.

I. — *La part de Dieu*

C'est de la grandeur finale du Royaume que Jésus veut nous instruire. La formule solennelle : A quoi pourrions-nous le comparer ? l'indique assez. Grandeur finale qui contraste avec l'humilité des origines. Douée d'une étonnante puissance de vie, la bonne semence de l'Evangile passe, de débuts infimes, à d'extraordinaires développements.

Il s'agit, en effet, d'une œuvre divine, de la fécondité de la grâce. Comme les prophètes et David dans les psaumes, Jésus, lorsqu'il parle du Royaume de Dieu, y voit une intervention personnelle, toute-puissante et gratuite de Dieu qui affirme ainsi sa grandeur et sa puissance, fait prévaloir sa volonté sur le genre humain tout entier et détruit l'empire de Satan. Royaume des cieux et Royaume de Dieu sont des expressions synonymes.

Ce Royaume de Dieu n'est pas un fruit naturel de l'humanité. Il est l'œuvre d'une in-

tervention divine en quelque sorte créatrice, qui du néant fait surgir l'être, d'une semence minime un grand arbre. Ce caractère d'événement créateur que revêt le règne de Dieu apparaît dans nombre de paraboles où il est comparé à un personnage en pleine activité, semeur, roi, maître de la vigne, homme qui donne un festin, ou encore à une action vivante, par exemple — c'est ici le cas — à la croissance du grain de sénevé. En définitive, le Royaume de Dieu s'identifie avec la personne et l'œuvre du Fils de Dieu dont la seule présence dans l'humanité signifie la défaite de Satan. *Ego vici mundum.*

Ainsi que le chante la préface du Christ-Roi, « s'offrant lui-même sur l'autel de la croix en victime immaculée et pacifique, il a réalisé le salut de l'humanité ; afin que, toutes les créatures soumises à son empire, il remît à l'éternelle majesté du Père le Royaume éternel et universel, Royaume de la vérité et de la vie, de la sainteté et de la grâce, de la justice, de l'amour et de la paix. »

Nous marchons vers ce royaume, et son accroissement, dans et par l'Eglise, doit aboutir à l'instauration définitive du règne de Dieu, du monde nouveau d'où le mal sera absent, à la place du monde actuel dominé par le péché.

Le nom de Dieu sanctifié, le règne de Dieu arrivé, la volonté de Dieu accomplie par toutes les créatures, la libération du mal, quelle espérance ! Tout cela se prépare, se réalise, s'accomplit progressivement dans le monde des âmes en vertu de l'intercession toute-puissante du Fils de Dieu dont, à chaque seconde du jour et de la nuit, 400.000 prêtres nous appliquent quotidiennement les fruits.

« Si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : Jette-toi dans la mer... »

II. — *Votre part*

Cette révolution ne se fait pas d'un seul coup. La montagne se déplace par le mystérieux chemin du sacrifice et de la mort, de la mort qui donne la vie. Le Royaume ressemble au grain de sénevé jeté en terre. Quel silence ! quelle humilité ! quel anéantissement apparent.

La conquête du monde se fera par le chemin royal de la Croix, par l'emprise secrète dans les cœurs d'une vérité toujours combattue par les ténèbres, d'un amour qui se propage à travers le froid de la haine et de l'indifférence. « Chaque fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne (en sa gloire) ». Rayonnement et victoire d'une mort sans cesse annoncée et renouvelée.

Il a fallu que le Christ souffrît pour entrer en sa gloire (Luc, XXIV, 26). Il faut que chaque fidèle reproduise la vie cachée et féconde du grain de sénevé, dans l'obéissance, l'humilité, le renoncement, afin que de cette mort la vie surgisse et que, vigoureux, le témoignage soit donné au monde que le Christ est vivant dans le cœur des siens. « *Je ne vis plus, le Christ vit en moi* » et il agit.

La foi, alors, transporte les montagnes. Voyez S. Paul, ce conquérant spirituel. Voyez S. Bernard soulevant et entraînant la chrétienté à la Croisade. Voyez S. François, S. Dominique, S. Ignace, S. Vincent, Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus : autant de crucifiés, autant de vainqueurs de Satan et de conquérants de l'univers. Et le Père Chevrier, et le Père de Foucauldd ! Autant de grains de sénevé qui lèvent, de ferments qui soulèvent la pâte irrésistiblement.

Le Bienh. Julien Maunoir, béatifié récemment, réussit à transformer, à convertir la Bretagne où régnaient alors l'ignorance, l'intempérance, l'immoralité, l'agitation sociale. Par quel moyen ? Par un optimisme surnaturel fondé sur une vie intérieure profonde. « *Mens agitat molem* », dit le Pape à la suite de Virgile.

« Homme d'action plus que personne, il mettait au-dessus de l'action l'étude, au-dessus de l'étude la prière. L'histoire montre de quelle source, exubérante et pure, jaillissait sa prodigieuse activité extérieure. Il avait, dit-il lui-même, reçu de Dieu un don d'oraison qui le tenait en continuelle union avec lui.

On se demande comment un seul homme a pu suffire à tant de travaux, labeurs, fatigues, souffrances, sans jamais se reposer ni s'épargner dans la succession ininterrompue des missions, et quelles missions ! sur le continent et dans les îles, prédications, processions, catéchismes, confessions, visite des malades, et le reste.

Il faut être de son temps, de son milieu. S. Paul, déjà, en donnait l'exemple (I Cor., IX, 22). Ainsi faisait également le Bienh. Julien Maunoir. C'est pour se mettre à la portée de tous qu'il apprend leur langue difficile, qu'il enseigne, à l'aide de grands tableaux figurés, la doctrine et la morale, qu'il les met en refrains et en couplets, si bien imprimés dans la mémoire qu'on les chante encore aujourd'hui ; il sait mettre en œuvre maintes industries qui touchent profondément la foule. S'il voyage surtout à pied et par les grands chemins, c'est dans l'espoir de rencontrer au passage et de recueillir les agneaux dispersés, les brebis errantes. Pareil au bon père de famille, il tire de son trésor le vieux et le neuf (Mat., XIII, 52), ce qui convient pour le moment... »

* *

« Vous tous que la flamme du zèle dévore, conclut S. S. Pie XII, imitez le B. Julien Maunoir, infatigable dans l'action, mais action qui déborde la surabondance de sa vie intérieure surnaturelle ; imitez-le, hardi dans l'adaptation aux circonstances présentes et fermement attaché à ce qui, dans les traditions, est toujours actuel, parce qu'immuable et éternel. »

Et n'objectez pas que vous êtes des laïcs. Le Saint-Père vous répondrait : « Les laïcs, c'est l'Eglise. »

CONFERENCES SUR LA VIE CHRETIENNE

VII

L'UNION AVEC DIEU

La vie chrétienne est une vie essentiellement surnaturelle, une participation à la vie même de Dieu. Par la grâce nous possédons une seconde nature, un organisme merveilleux, complet, se surajoutant à toutes les branches de notre organisme naturel. Supposez qu'un arbre de la forêt se mette en mouvement, retire ses racines de la terre, s'en serve comme de jambes, articule ses branches comme des bras, ait des yeux et une bouche, des oreilles, etc., et se mette à parler et à mener une vie sensible : vous diriez que, par un miracle inouï, cet arbre, tout en gardant ses apparences, est en réalité devenu un animal, il a acquis une nature supérieure. Hé bien, c'est ce qui se passe en nous lorsque nous sommes élevés à l'état surnaturel. Nous restons des hommes, mais nous devenons en même temps des dieux par participation. Et alors que la transformation d'un arbre en animal serait un phénomène borné, puisqu'elle aurait lieu dans les limites de la créature finie, notre adoption divine est un fait d'une valeur infinie, car elle nous élève au plan même de la divinité. Si bien que par suite de cette grâce infinie, nous faisons vraiment partie de la famille de Dieu, nous sommes vraiment ses fils.

Mais cet élément de la vie de la grâce n'est pas le seul. Il ne nous suffirait pas. Supposez qu'un fils de roi soit perdu en plein désert : à quoi lui servirait de se savoir de la famille royale ? Cette pensée le rendrait-elle heureux ? Non pas : il aurait surtout besoin de vivre avec ses parents : en un sens il préférerait ne pas être fils de roi et vivre dans l'intimité du monarque, que d'être de sang royal mais abandonné à une solitude mortelle.

C'est ce qui se passe dans le mystère de notre vie divine. Non seulement nous sommes fils de Dieu, mais nous jouissons de sa présence au plus intime de notre âme. Vérité sublime, et dont nous allons tâcher de prendre un peu mieux conscience. Pour cela nous allons d'abord nous représenter quel serait l'état de l'homme s'il n'avait pas été appelé à jouir de l'intimité divine. Puis nous étudierons ce que nous enseigne la Révélation.

I. — *L'homme sans Dieu*

Beaucoup de gens s'imaginent que la possession de Dieu va de soi, qu'il est naturel à la créature de vivre dans l'intimité du Créateur, et qu'il suffit de nous tourner vers lui pour l'atteindre. C'est une erreur grossière qui vient de ce qu'on ignore la transcendance de Dieu. On ne peut apprécier la valeur de l'intimité divine que si on se rappelle la distance infinie qui nous sépare de Dieu, distance telle qu'elle ne peut être franchie que par une faveur incompréhensible de sa part. Aristote le savait bien, lui qui pensait que Dieu aurait déchu rien qu'en s'occupant de l'homme. Les penseurs, géniaux comme Platon, ou médiocres comme d'autres, qui ont prétendu que l'homme pouvait, au moyen d'une dialectique persévérante ou d'une ascèse énergique, s'élever jusqu'à Dieu, n'avaient pas une idée exacte de la divinité : ils se l'imaginaient, ou bien comme un sommet (Platon), ou bien comme la doublure de la réalité universelle (tels les panthéistes). En réalité, il ne suffit pas de dire que Dieu est essentiellement distinct du monde (ceci contre les panthéistes), ni même qu'il est est le sommet de toute perfection (ceci contre Platon) : il faut préciser qu'il est, dans son infinité même, d'une nature autre que le créé. Certes, Dieu n'est pas totalement étranger à nous, sans quoi nous n'aurions même pas la moindre idée de lui : il y a entre lui et nous une notion commune, la notion d'être. Nous avons de l'être, et lui est l'être subsistant par essence. Mais précisément cette « aséité » de Dieu fait que son être n'est pas dans la même ligne que le nôtre (ce serait de l'être univoque au nôtre) : il lui appartient à sa manière propre, qui est celle d'un Dieu, tandis que notre être naturel nous appartient à notre mesure, qui est celle d'une créature. Autrement dit, l'Etre infini de Dieu est seulement analogue au nôtre, et c'est pourquoi Dieu est radicalement inaccessible à nos forces naturelles. Supposez un être créé le plus parfait possible, un homme d'un génie incomparable, un ange d'une puissance intellectuelle et volontaire dépassant tout ce qu'on peut imaginer : cet être aura beau mettre en œuvre toutes les ressources de sa nature et de la création, il restera éternellement à une distance infinie de Dieu. Par conséquent, supposons qu'il n'y ait pas eu de révélation chrétienne, quelle eût été l'attitude de l'homme vis-à-vis de Dieu, même à supposer que le péché n'ait pas eu lieu ? Voici ce que nous pouvons imaginer.

Pendant sa vie, il aurait connu Dieu par l'intermédiaire des choses créées ; il l'aurait honoré ; il aurait trouvé un certain bonheur à l'aimer et à le servir. Mais il n'aurait jamais pu entrer dans son intimité. Il n'aurait même pas eu le désir d'atteindre un être aussi grand, aussi puissant, d'une majesté si effrayante ; et encore qu'il aurait eu ce désir, ses efforts eussent été inutiles. Semblable au voyageur du désert trompé par le mirage et qui chemine en vain vers l'horizon pour y trouver de l'eau, il se serait épuisé à parcourir la terre et les cieux avant d'atteindre son but, car Dieu se serait éloigné à mesure qu'il aurait voulu s'en approcher. Entre Dieu et la créature il y a un abîme naturellement infranchissable, l'abîme qui sépare l'Etre du néant. Pour combler ce gouffre, l'homme aurait eu beau accumuler prières, supplications, sacrifices, immolations, il ne serait jamais parvenu à jeter le pont sur l'abîme, et Dieu serait resté éternellement éloigné dans sa solitude inaccessible.

S. Augustin exprime bien cette douloureuse tentative. Formé à l'école des néoplatoniciens, qui prétendaient pouvoir atteindre Dieu par

leurs seules forces, il a essayé, lui aussi, de gravir les sommets de la contemplation. Ce fut en vain. Ainsi qu'il s'exprime dans un de ses ouvrages, « dès que l'âme est parvenue à la Divinité, elle se détourne, elle ne peut le contempler, elle palpite, elle s'agite violemment, elle se consume de désirs, elle est aveuglée par la lumière de la vérité, et enfin revient à ses ténèbres coutumières, non par choix, mais par lassitude »[1].

Ainsi condamné à demeurer loin de Dieu ici-bas, l'homme aurait-il pu le posséder après sa mort ? Pas davantage. Son âme, délivrée du corps, aurait sûrement beaucoup mieux connu la grandeur de Dieu ; elle aurait trouvé dans cette contemplation un réel bonheur. Mais quant à voir Dieu, jamais. Car contrairement à une erreur trop répandue, même chez les chrétiens, il ne suffit pas à l'âme d'être séparée du corps pour voir Dieu naturellement. Dans l'hypothèse que nous envisageons, elle l'aurait seulement connu indirectement, en se regardant elle-même : en voyant qu'elle existait, tout en ne possédant qu'une existence limitée, elle en aurait conclu l'existence d'un Etre absolu, infini, créateur. Mais elle n'aurait pu le voir intuitivement.

Il lui aurait paru si grand dans sa majesté incompréhensible, qu'elle aurait dû considérer comme une audace intolérable de vouloir entrer dans le sanctuaire de la Divinité, et de fait, si par impossible, elle avait pu y pénétrer un instant, elle aurait été immédiatement volatilisée, anéantie par la majesté de Dieu. Elle n'aurait pu supporter un tel poids de lumière et de feu, et son cœur, pour ainsi dire, se serait fendu de délices et de terreur.

Pourquoi cela ? Parce que, pour voir Dieu, qui est la Vérité même, il faut participer à une puissance intellectuelle divine : pour l'aimer en proportion, il faut participer à l'amour divin : pour entrer dans la vie même de Dieu, il faut être Dieu soi-même par participation. Et c'est précisément ce que confère à toute créature, ange ou homme, le don de la grâce habituelle. Ceci nous rappelle à quel point est précieuse notre vie surnaturelle. Et ceci nous aide aussi à soupçonner quel don Dieu nous fait quand il se donne lui-même à nous. Jamais nous n'aurons une assez haute idée de Dieu. Jamais nous ne réaliserons combien il est élevé au-dessus de nous et inaccessible à nos efforts naturels.

II. — *L'homme vers Dieu*

Dans ces conditions, il n'y a qu'une possibilité pour nous d'atteindre Dieu, c'est que Dieu lui-même s'abaisse à nous. Pour cela la philosophie est impuissante ; il s'agit d'une question historique : Dieu est-il intervenu dans le cours de l'histoire ? A-t-il offert aux hommes son amitié ? Oui, et c'est justement ce que nous enseigne l'Ancien Testament.

Mais nous ne trouvons là qu'une ébauche : Dieu ne s'y donne que très imparfaitement, et à une élite seulement. La masse du Peuple choisi est surtout tendue vers l'avenir, et soupire après une possession de Dieu dont elle est loin de soupçonner l'ineffable étreinte.

A ses amis les plus intimes : Adam avant la chute, et Abraham, Dieu se présente sous la forme d'un homme qui devait, sans doute posséder un singulier éclat, car il est aussitôt reconnu comme tel. Il faut lire, par exemple, le délicieux chapitre 18 de la Genèse, où nous est décrite la visite de Yahvé à Abraham. C'est un jour d'été. Il fait trop chaud pour vaquer dehors aux occupations quotidiennes. Le patriarche est assis à l'entrée de sa tente, près du chêne de Mambré. Soudain le Seigneur apparaît devant lui encadré de deux compagnons. Aussitôt il court à leur rencontre, il se prosterne à terre selon le cérémonial oriental, et il leur offre l'hospitalité. On leur lave les pieds, ils se reposent sous le chêne, et pendant que Sara s'empresse à cuire les galettes plates, Abraham court au troupeau, choisit un veau « tendre et bon », et le donne à son serviteur qui se hâte de l'apprêter. On sert le plat en y ajoutant du beurre et du lait et, pendant que les hôtes se restaurent, Abraham, respectueusement, se tient debout près d'eux sous l'arbre. Sara, encore plus effacée, comme il convient à une orientale, se cache sous la tente, mais ne perd pas un mot de la conversation.

Quand les visiteurs célestes s'en vont, Abraham les accompagne et, au moment de la séparation, le Seigneur délibère et ne peut s'empêcher d'annoncer à son hôte le grand dessein qu'il médite : on ne cache rien à son ami. Et c'est alors qu'a lieu le dialogue sublime sur la destruction de Sodome et l'absence des justes capables de détourner la colère divine.

Moïse est un autre ami de Dieu. A ce titre il jouit aussi de la présence divine, mais, semble-t-il, d'une manière plus spirituelle, plus mystérieuse qu'Abraham. Il nous donne l'impression d'un très grand mystique, qui passe des semaines en contemplation sur la montagne, et qui parfois, dans des rencontres mémorables, pénètre d'une façon spéciale dans la connaissance et l'intimité de Dieu. Il est tellement transformé par ces extases que son visage apparaît aux Hébreux tout irradié. Mais eux ne sont pas admis dans les secrets divins. Ils n'en perçoivent que les phénomènes physiques qui accompagnent ces rencontres : éclairs, tonnerres, et surtout la fameuse nuée qui se pose parfois sur l'arche et accompagne les voyageurs au désert.

Dans la suite des siècles, Dieu ne se communique guère qu'à certains prophètes, tels Jérémie, Ezéchiel, Daniel. Quant à la masse du peuple et aux prêtres eux-mêmes, ils sont tournés vers le temple de Jérusalem. Ils savent que Yahvé en a fait sa demeure spéciale, et les juifs pieux pensent que voir le temple, c'est voir Dieu. Aussi avec quelle allégresse montent-ils vers la Ville sainte à l'époque des pèlerinages ! Les psaumes des degrés nous en sont un témoignage (Ps. 119 à 133). Et quel

[1] *De Moribus Ecclesiæ*, I, 11.

bonheur pour les prêtres de demeurer près des parvis sacrés. L'un d'eux chante :

« Que tes demeures sont aimables, Yahvé des Armées !
Mon âme s'épuise en soupirant après les parvis de [Yahvé :
Mon cœur et ma chair tressaillent vers le Dieu vivant.
Le passereau même trouve une demeure,
Et l'hirondelle un nid où elle repose ses petits :
Heureux ceux qui habitent ta maison ! » (Ps. 83).

Et si ce prêtre est exilé loin du temple, quelle tristesse !

« Comme le cerf soupire après les sources d'eau,
Ainsi mon âme soupire après toi, ô Dieu.
Mon âme a soif de Dieu, du Dieu vivant :
Quand irai-je et paraîtrai-je devant la face de Dieu ?
Mes larmes sont ma nourriture jour et nuit,
Pendant qu'on me dit sans cesse : Où est ton Dieu ? »
(Ps. 41).

Et le psalmiste se rappelle avec nostalgie les beaux pèlerinages vers la maison de Dieu.

Cependant Dieu était caché dans son temple. Quelques rares privilégiés seuls avaient eu le bonheur d'entrevoir son ange. Que serait-ce le jour où il apparaîtrait à la face de tout son peuple pour le délivrer et le conduire à la conquête du monde païen ! Tout Israël était tendu vers ce jour du Seigneur. Les écrivains sacrés annonçaient à l'envi son apparition. Tous les symboles, toutes les métaphores leur semblaient faibles pour décrire le bonheur du peuple choisi à partir du moment où Dieu habiterait visiblement parmi eux. Que serait exactement cet Emmanuel, ce Messie attendu ? Serait-il le personnage céleste entrevu par Daniel ? On ne savait que penser. Les opinions étaient partagées. Une chose était sûre, c'est qu'Israël ne serait pas abandonné pour toujours, mais que viendrait un temps, et bientôt, où le Seigneur ferait sentir sa présence avec beaucoup plus d'efficacité, de gloire et de consolations que jamais !

III. — *L'homme avec Dieu*

On le sait, l'espoir d'Israël n'a pas été déçu : Dieu a habité parmi nous. Mieux qu'Adam au paradis terrestre, mieux qu'Abraham au chêne de Mambré et que Moïse au mont Sinaï, les contemporains de Jésus ont vu, entendu, touché de leurs mains le Fils de Dieu fait homme. Et mieux que les prêtres juifs, si heureux d'habiter au temple de Jérusalem, les fidèles peuvent trouver dans nos églises un divin Ami qui les comble de grâces et de bénédictions. Jamais nous ne réaliserons assez le bonheur qui nous revient de cette intimité avec Dieu.

Et cependant, si suave qu'ait été la familiarité des Apôtres avec leur Maître, si consolante que soit pour nous la présence de l'Hostie consacrée, nos relations avec Dieu sont encore beaucoup plus intimes. Dieu ne s'est pas contenté de demeurer parmi nous à la manière des amis de ce monde, qui, malgré leur union, restent toujours isolés en eux-mêmes et séparés au moins par la barrière du corps. Il a voulu établir sa demeure au plus intime de notre âme : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui » (Jo., XIV, 23).

Voilà ce que nous apprend S. Jean. Voilà ce que clame S. Paul. Doctrine si sublime qu'on dirait qu'elle ne pouvait être prêchée immédiatement aux premiers jours du christianisme. Il semble qu'il a fallu une certaine maturation, et un certain approfondissement de la vie des chrétiens, pour qu'enfin S. Paul et S. Jean puissent annoncer en termes clairs la grande nouvelle : « Chrétiens ! L'Emmanuel n'est pas à côté de vous, il est en vous : le vrai temple de Dieu n'est pas à Jérusalem, il est en vous-même : vous êtes le temple de Dieu et la demeure du Saint-Esprit. Les rites les plus sublimes de la Liturgie ne sont pas une fin : ils ont pour rôle de vous donner Dieu. La Cène du Seigneur n'est pas seulement un repas en souvenir du sacrifice du Calvaire : elle est le moyen d'introduire le Christ dans vos âmes pour que chacun de vous puisse dîner avec lui dans le mystère de la foi et de l'amour. »

Voilà la grande vérité, capable de transformer le monde : l'homme n'est plus seul ; il porte Dieu en lui.

La théologie n'a pas fini de scruter ce mystère : les siècles passeront avant qu'elle l'ait éclairci. En face de cet abîme, les plus grands esprits s'arrêtent, pris de vertige. Comment se faire une idée de ce contact avec les trois personnes de la Sainte Trinité ? Car n'oublions pas que le Dieu de la Révélation est un Dieu Trinité : il ne faut pas imaginer la présence de Dieu en nous à la manière des théistes. En réalité, Jésus-Christ, notre médiateur, reste en contact intime avec nous : mieux que cela, nous lui sommes incorporés; et ainsi, par Jésus-Christ et en l'Esprit d'Amour, nous atteignons le Père et nous sommes entraînés au sein même de la Trinité.

Que se passe-t-il en nous ? Sommes-nous purement passifs, savourant la présence des trois Personnes dans une contemplation obscure ? Ou bien plutôt, sans nous en rendre compte, sommes-nous associés vitalement à l'activité infinie de lumière et d'amour qui est la vie de la Trinité ? Nous n'aurons le dernier mot de cette énigme qu'au ciel.

Mais une chose certaine, c'est que les trois Personnes divines sont réellement présentes en notre âme. Non pas seulement à la manière dont Dieu est présent partout en raison de son action créatrice et conservatrice : cela ne nous avancerait absolument à rien, car la transcendance du Créateur l'empêche d'être en contact proprement dit avec sa créature. Certes, il lui est immanent, et même à ce titre plus présent à elle qu'elle ne l'est à elle-même. Mais cette immanence, n'ayant aucune commune mesure avec l'être créé, lui est aussi étrangère que les ondes hertziennes le sont à nos oreilles. Au contraire, par la grâce, nous jouissons pour ainsi dire d'un poste de radio qui nous met en contact avec

la divinité et nous fait pénétrer en son sein même.

Vous voyez ainsi que cette doctrine n'a rien de commun avec le panthéisme. On parle beaucoup, à notre époque, des philosophes hindous : on vante leur doctrine d'allure panthéiste, et on trouve cette philosophie plus attrayante que le catholicisme. Erreur grossière : quelle utilité essentielle y aurait-il à entrer en contact avec le divin, si ce prétendu divin est de la même nature que nous ? Nous resterions ainsi dans le même ordre. Mais la Révélation nous apprend que la grâce nous met en relation avec Dieu en cela même qu'il a de transcendant, d'unique : sa vie trinitaire.

C'est ce qui explique la prodigieuse influence du catholicisme. Un homme qui a la grâce n'est plus seul : il vit dans l'intimité de Dieu. Il peut passer sa vie dans le désert, ou dans une cellule de monastère : il y est plus heureux que le plus heureux des mondains, car il y trouve Dieu. S. Augustin a des paroles de pitié pour les hommes qui parcourent l'univers en quête de merveilles et « *relinquunt seipsos* », qui se délaissent eux-mêmes, alors que Dieu est en eux, Dieu, la source de toutes les délices [2]. Et il nous décrit en termes immortels ce qu'il aime quand il aime Dieu :

> « Qu'est-ce que j'aime, lorsque je t'aime ? Ce n'est pas la beauté du corps, ni un honneur temporel ; ce n'est pas l'éclat de la lumière, si agréable à nos yeux ; ni les douces mélodies des suaves cantilènes aux tons variés, ni la suave odeur des fleurs, des onguents et des aromates ; ce n'est ni la manne, ni le miel, ni les membres qui s'offrent aux baisers charnels.
>
> Non, ce n'est pas cela que j'aime, quand j'aime mon Dieu ; et cependant, j'aime une certaine lumière, une certaine voix, une certaine odeur, un certain aliment, un certain embrassement, quand j'aime mon Dieu : car Dieu est lumière, voix, parfum, nourriture, étreinte de mon être intérieur. C'est là que brille à mon âme une lumière que l'espace ne capte pas ; là que résonne une mélodie que le temps n'entraîne pas. Là se répand un parfum que le vent ne disperse pas ; là délecte un mets que l'appétit ne diminue pas ; là se noue une étreinte que la satiété ne sépare pas. Voilà ce que j'aime, quand j'aime mon Dieu » [3].

Un texte comme celui-là, prélude de tant de confidences de saints, nous aide à comprendre la vraie nature de la mystique catholique. Dans les autres religions, les extases et autres phénomènes extraordinaires sont le plus souvent dûs à des excitations physiques ou nerveuses, ou même mentales, mais d'allure morbide. Par contre, les mystiques catholiques authentiques jouissent de Dieu lui-même au plus intime de leur âme, et cette jouissance, loin de les détraquer, les enrichit merveilleusement, car l'action de Dieu est toujours purifiante et tonifiante.

* *

Que ce rappel de la présence de Dieu en nos âmes nous excite à toujours plus de respect et d'amour pour notre hôte intime. Saint Grignion de Montfort voyageait tête nue pour honorer la Sainte Trinité qui résidait en lui. Ayons au moins le souci de nous recueillir souvent en nous-mêmes pour y jouir de Dieu: gardons coûte que coûte cette grâce divine, qui nous donne un trésor infini. Demeurons avec joie ici-bas dans cette présence des trois Personnes, afin que quand le voile de la foi sera tombé, nous soyons heureux d'y demeurer dans la lumière sans fin.

[2] *Confessions*, x, 8.
[3] *Ibid.*, x, 6.

CHEMIN DE CROIX

I

« **Parce Domine...** »

Ire Station

Jésus est condamné à mort

Considérons Jésus devant Pilate. Celui-ci, par lâcheté, l'abandonne à ses ennemis pour être mis à mort. Les ennemis de Jésus, ce sont tous les pécheurs. Demandons-lui pardon de l'avoir fait mourir dans notre cœur en lui préférant la créature.

IIe Station

Jésus est chargé de sa croix

Considérons avec quelle vaillance Jésus reçoit la croix sur ses épaules, déjà meurtries par la flagellation. Il nous enseigne, par son exemple, à supporter courageusement les souffrances de la vie présente. O Jésus, donnez-nous ce courage pour expier nos fautes et mériter le ciel.

IIIe Station

Jésus tombe sous le poids de sa croix

Considérons Jésus tombant sous son pesant fardeau, mais se relevant aussitôt par l'énergie de sa volonté. Demandons-lui de nous apprendre à nous relever du péché par la sincérité de notre repentir et de notre ferme propos. O Jésus, tendez-nous une main secourable dans nos faiblesses et redressez-nous par votre grâce.

IVe Station

Jésus rencontre sa très sainte Mère

En quel état la Mère ne retrouve-t-elle pas son Enfant, chargé d'une lourde croix, couronné d'épines, tout couvert de sang, de sueurs, de crachats ! Quelle douleur pour un cœur si aimant ! O Marie, c'est nous qui en sommes la cause. Pardonnez-nous ! Désormais, nous compatirons tellement à vos souffrances que nous aurons toujours le péché en horreur.

Ve Station

Jésus est aidé par Simon le Cyrénéen

C'est par bonté pour nous que Jésus accepte l'aide du Cyrénéen. Il pouvait se suffire à lui-même, étant le Tout-Puissant. Mais il a voulu que nous l'aidions à porter sa